

## EDMONTON

## RECOURS JUDICIAIRE DE L'ACFA : LES RÉACTIONS FUSENT

L'annonce du recours judiciaire de l'ACFA a créé une vague sur la scène politique locale et pancanadienne. Une nuée de réactions, allant d'inquiétudes partagées à une solidarité active, s'est élevée dans le ciel canadien.

Méloïde Charest

Journaliste

«Nous restons pleinement engagés à continuer d'offrir une expérience éducative immersive en français à l'Université de l'Alberta», peut-on lire sous la plume de Bill Flanagan, président et vice-chancelier de l'Université de l'Alberta, dans un communiqué de presse quelques heures après l'annonce de l'ACFA.

Loin d'être un accessoire à l'Université de l'Alberta, la valeur historique et l'importance du Campus dans la communauté franco-albertaine sont rappelées. Il reconnaît également «les défis de financements continus auxquels le Campus Saint-Jean est confronté et nous nous engageons pleinement à explorer toutes les options pouvant aider à assurer un avenir durable et prospère pour ses programmes de français.»

Une affirmation que l'Université de l'Alberta s'enthousiasme de poursuivre «en étroite collaboration avec l'ACFA». L'Université de l'Alberta et le gouvernement albertain, visés par le recours judiciaire, ont toutefois décliné toutes demandes d'entrevues avec Le Franco.

Menée une «lutte existentielle»

Si le parti conservateur ne se risque pas à faire de commentaire, le principal parti d'opposition n'est pas frileux de déclarations depuis la conférence de presse de l'ACFA. «Il faut sauver le Saint-Jean», déclare Lorne Dach, député néo-démocrate de la circonscription d'Edmonton-McClung, en français.

C'est par «son rôle de député», mais par son attachement à ses «racines québécoises et franco-albertaines» qu'il appuie l'action de l'ACFA. Une «lutte existentielle» qui doit amener le gouvernement actuel à remplir «ses devoirs constitutionnels» en vertu de l'accord de 1976 avec les Oblats.

«Pourquoi le gouvernement a choisi d'attaquer le Campus Saint-Jean?», laisse-t-il tomber dans un élan de

critiques. Une question qui reste rhétorique et sans «réponse raisonnable», selon ses dires. La Faculté est «un leader de la vie francophone en Alberta», mais aussi «une victime de la lutte, de la guerre des épargnes budgétaires».

«J'invite le gouvernement à changer d'avis»

Une invitation que semble également envoyer Heather McPherson, la députée d'Edmonton Strathcona du Nouveau Parti démocratique, sur la scène politique fédérale.

Elle «salue l'annonce de l'ACFA concernant l'action en justice pour faire respecter cet accord» et souligne son ardeur à «travailler avec l'ACFA et le Campus Saint-Jean pour explorer d'autres options pour sauver le campus et ses programmes importants».

Madame McPherson déplore les choix du gouvernement albertain qui «détruit l'éducation postsecondaire». Mais son combat est sur la scène politique fédérale. Elle interpelle donc vivement le gouvernement Trudeau qui «ne doit pas rester les bras croisés», peut-on lire dans un communiqué bilingue publié le

17 août.

Par surcroît de son support au Campus Saint-Jean, le Nouveau Parti démocratique a fait une foule de demandes au gouvernement Trudeau dont de «fournir un financement immédiat aux institutions pour contrer les effets néfastes de la COVID-19».

D'ouest en est

«Les difficultés économiques que nous traversons en raison de la pandémie de coronavirus ne doivent d'aucune façon servir de prétexte pour bafouer les droits des francophones et leur capacité à s'appuyer sur les institutions qui contribuent à leur prospérité et leur développement social et culturel», écrit la Fédération québécoise des professeurs et professeurs d'université (FQPPU) dans un communiqué de presse.

Avant l'annonce de l'ACFA du 17 août, la FQPPU «joint sa voix à toutes les personnes préoccupées par le sort réservé au Campus Saint-Jean» en rappelant que la disparition de la Faculté va altérer les établissements scolaires et sanitaires francophones «à maintenir des

services en français, faute de relève qualifiée, alors que les besoins vont s'accroissant».

Tandis que David Birnbaum, député du Parti libéral du Québec et porte-parole de l'opposition officielle en matière de francophonie canadienne de relations intergouvernementales canadienne, partage une «expression de solidarité et de préoccupation» avec les Franco-Albertains.

Sans vouloir commenter la position du PLQ au sujet du recours judiciaire de l'ACFA, monsieur Birnbaum souligne qu'il s'agit d'une «étape légitime». Il précise qu'il y a «des obligations morales et légales. Quand on parle du Campus Saint-Jean, on parle d'une pierre angulaire de la francophonie de l'Alberta».

Le PLQ «se donne comme obligation solennelle d'être présent, et de façon active, à l'appui de la francophonie canadienne. J'ose espérer que notre appui moral, comme société francophone ici au Québec, peut ajouter aux efforts des francophones en Alberta de se faire reconnaître à juste titre comme communauté à part entière de la province».

## CALGARY

## LA PEINTURE, LE VIOLON D'INGRES DE NICOLE GAGNON

Vous la croiserez peut-être sur les bords de la rivière Bow. Face à une toile, pinceau à la main. Mais ne vous attardez pas trop à l'observer, elle n'aime pas ça! Originnaire de Montréal, ayant vécu plusieurs années en République dominicaine, Nicole Gagnon s'est installée à Calgary en 2013. Passionnée, elle se délecte depuis à peindre l'Alberta.

Salima Bouyelli

Journaliste

«La peinture a toujours fait partie de ma vie», confie Nicole Gagnon pour parler de son goût pour cet art. «Petite je voulais faire l'École des Beaux-Arts, mais mon père n'a jamais voulu». Elle décida alors de suivre des études de décoratrice d'intérieur qui lui permettront de s'assurer un métier stable, tout en gardant un pied dans ce qui la fascine.

En 1990, elle vivait avec sa famille en République dominicaine. Elle y avait fait le choix d'une vie simple, comme les locaux. «Mes enfants n'ont pas eu de jouets, ils s'amusaient avec des boîtes de conserve», dit-elle. Son intérêt pour l'art pictural est alors revenu au galop.

À l'époque, la nouvelle quarantenaire se rend à la Maison de la culture de La Vega, une ville au centre du pays, pour y présenter son portfolio. Immédiatement séduit, le directeur de l'établissement lui offre la chance d'exposer toute sa collection d'aquarelles. Le début de son aventure d'artiste.

Des œuvres à l'attention des émotions

Nicole Gagnon est une artiste qui peint ce qu'elle voit, comme son idole espagnole du 19<sup>e</sup> siècle, Joaquín Sorolla y Bastida. Lorsqu'un client achète une de ses créations, c'est une reconnaissance, une satisfaction, car l'acheteur s'est offert son regard.

Jusqu'à aujourd'hui ses œuvres se sont vendues en France, aux USA, en République dominicaine, en Alberta et au Québec. «Il m'est arrivé de ne pas terminer une collection que l'œuvre se retrouve déjà chez un nouveau client» se réjouit-elle de partager cette anecdote.

Depuis 1994, elle compte à son actif une cinquantaine d'œuvres. Elle a photographié chacune d'entre elles, éprouvant un besoin profond de garder un lien étroit, ne serait-ce que infime, avec ce que son regard et ses mains ont créé.

Il y a toujours une raison, une anecdote, un souvenir derrière chaque œuvre. Les toiles sont vendues «aux bonnes personnes», comme elle le dit. C'est-à-dire «aux clients qui comprennent pourquoi ils ont dépensé une somme d'argent pour tel ou tel tableau».

L'émotion est primordiale dans son univers. «Je veux que les gens soient émotifs, déclare-t-elle. «Une peinture, ça ne se sent pas; si ça se regarde de près elle n'a pas de structure».

L'impressionnisme autodidacte plutôt que l'art moderne

L'artiste maîtrise plusieurs techniques de peinture comme l'huile, l'aquarelle ou l'acrylique.

Elle finit par adopter cette dernière, car beaucoup moins longue à sécher par rapport à l'huile qui peut s'éterniser sur une année de séchage.

Malgré quelques cours pris au couvent étant jeune, elle a toujours été autodidacte et ne changerait pour rien au monde par crainte de perdre sa manière de peindre sa façon d'être. Son mouvement pictural, l'impressionnisme a toujours fait partie intégrante de sa vie et de ses œuvres. Elle ne dénigre pas l'art moderne, mais, tout en le respectant, affirme ne pas le comprendre. «C'est comme si l'on s'affranchit de représenter ce que l'œil de l'artiste voit», dit-elle.

Une particularité chez Nicole Gagnon lorsqu'elle sort peindre au bord de la rivière Bow elle n'aime pas être observée ou qu'on analyse profondément ses œuvres. Pour elle, c'est comme si on essayait d'éplucher quelque chose à l'intérieur d'elle-même. Et ça, elle refuse. C'est la raison pour laquelle elle préfère peindre des paysages, des fleurs, des personnes.

Aujourd'hui, Nicole Gagnon est une personne ambitieuse et rêve un jour d'ouvrir sa propre galerie d'art. Elle est toujours prête avec son sac à dos et son chevalet télescopique à arpenter les routes albertaines en quête de l'endroit insolite à immortaliser sur sa toile. Une autre de ses passions c'est l'écriture et songe discrètement à publier son autobiographie.

En attendant on peut toujours aller contempler ses œuvres lors d'une exposition qui se tiendra du 21 au 30 septembre 2020 au Loft 112 dans East Village.



Nicole Gagnon a le pinceau habillé sur les bords de la rivière Bow. Crédit photo Salima Bouyelli